

nous avions à lutter contre douze milles bandits et le plus capable des généraux Juaristes, don Porfirio Diaz, nos trois milles soldats étaient commandés par la bravoure personnifiée, le général de division le vicomte Courtois d'Hurbal.

L'expédition avait débutée par la brillante affaire du couvent de San Antonio, où cent vingt hommes du septième de ligne, sous les ordres de l'héroïque capitaine Noyers, avaient résistée une journée entière contre six milles hommes, et les avaient finalement repoussés. Cet échec avait rudement ébranlé la vantardise des terribles bandes. A l'approche du petit corps d'armée du général d'Hurbal, elles s'étaient repliées sur Oajaca. Là, bien sûrement à l'abri, derrière ses formidables fortifications, elles attendaient patiemment qu'on voulut bien en faire le siège, levant des impôts, pillant les églises et couvrant de leurs exactions les paisibles habitants, tout cela pour et au nom de la liberté.¹

Le général d'Hurbal parti de Mexico à la tête de sa colonne expéditionnaire vers le milieu de novembre, était arrivé depuis quelques semaines au petit village d'Etla, à deux lieues de la ville, et après avoir été en reconnaître les environs et s'être bien persuadé qu'elle ne se rendrait qu'après une vigoureuse défense, avait mandé des munitions et des mortiers de siège, au maréchal Bazaine. C'était ce convoi attendu avec tant d'impatience, que nous escortions, et le 1er janvier 1865, nous nous mettions en route sur Tépéaca, pour de là nous enfoncer à travers les gorges sauvages de la Mistéca, haute chaîne de montagnes qui font du département d'Oajaca, un repaire inexpugnable, où bandits, voleurs, guérilleros, mènent joyeuse vie et se livrent à de profondes études sur les lois du communisme.

Bien que devant l'ennemi, j'aie contracté l'habitude de tenir un journal où j'enregistre soigneusement les événements les plus importants de la journée, suivant en cela le conseil que le général de Pimodan donnait à ses officiers, je ferai grâce au lecteur de tous ces détails de discipline, de toutes ces répétitions qui ne serviraient qu'à l'ennuyer, et je me contenterai d'en glaner les épisodes les plus intéressants. La page crayonnée en route, sur le pommeau de la selle ou sur le fond du képi, ne saurait trouver grâce aux yeux de l'homme ou de la femme habitué à ne lire que d'élégants feuilletons, que des vers bien musqués et bien parfumés. Comme leur peu d'indulgence pourrait froisser l'amour paternel

¹ L'ennemi n'avait pas même le prétexte de la nécessité pour cacher ses vols et ses dépradations. Porfirio Diaz lui-même, fit enlever la riche couronne de diamants qui ornait la statue de la vierge de la Soledad, sous le simple plaisir d'en orner la toquille de son large *sombrero* Mexicain! (NOTE DE L'AUTEUR.)